

**Isabelle Tauzin-Castellanos, *L'Amérique du Sud : histoire d'émigrations, XIXe-XXe siècles*. Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2024. 338 p**

par Pascal Riviale

Cet ouvrage est l'aboutissement des recherches menées ou dirigées par Isabelle Tauzin-Castellanos depuis 2010 autour de thématiques liées aux voyages, aux migrations et aux échanges établis entre l'Amérique du Sud et le grand sud-ouest de la France depuis les indépendances, notamment dans le cadre du projet EMILA (Écritures Migrantes Latino-Américaines), porté par l'Université Bordeaux-Montaigne sous sa direction.

Les essais développés - plus ou moins indépendamment des autres - reposent essentiellement sur l'analyse de parcours de vies illustrant certaines de ces thématiques. Les vingt et un chapitres peuvent être regroupés autour de quelques grands thèmes.

Les chapitres 1, 2, 3 et 8 évoquent les entreprises d'explorations commerciales et la conquête de marchés. Julien Mellet, embarqué en 1808 sur le navire « Consolateur » à destination de Montevideo, va se trouver emporté dans une très longue aventure qu'il n'imaginait certainement pas, le menant d'une région à l'autre, jusqu'en Nouvelle-Grenade, avant de rentrer enfin en France en 1820. Il en tire un ouvrage qu'il ne voit pas tant comme un récit de voyage que comme un guide destiné aux émigrants, entrepreneurs et négociants désireux de s'installer ou tout au moins de nouer des contacts commerciaux avec des contrées sur lesquelles la métropole espagnole n'exerce plus qu'un faible contrôle : dès lors, Mellet suggère que des parts de marchés sont à prendre. Le voyage entrepris par Camille de Roquefeuil le confirme avant même la publication du récit de Mellet. En 1816 l'armateur Balguerie charge Roquefeuil de prendre le commandement du navire « Le Bordelais » pour une exploration commerciale. Si la Chine est la destination principale, Roquefeuil a également pour mission préalable de longer les côtes sud-américaines afin d'en évaluer les possibilités de négoce. Si l'expédition n'est pas une réussite totale sur le plan commercial, les excellents contacts noués au Chili et dans la vice-royauté du Pérou par le commandant et son constat de la probable chute du régime colonial espagnol, laissent augurer d'intéressantes perspectives pour le commerce français – information que le baron Portal, ministre de la Marine, ainsi que les armateurs bordelais accueillent avec un intérêt marqué. Dans les années qui suivront l'indépendance ces derniers prendront une part très active dans les premiers contacts maritimes et commerciaux noués avec les nouvelles républiques et seront parmi les premiers à investir dans l'importation du guano, négoce qui, l'espace de quelques décennies, se révélera d'une rentabilité fabuleuse pour certains hommes d'affaires, mais entraînera le Pérou dans une fuite en avant très dommageable pour son équilibre financier.

Deux autres chapitres sont consacrés à deux personnalités du Sud-ouest ayant pris part à la guerre d'indépendance du Pérou, mais que leur parcours de vie mènera dans des camps opposés. Issu d'une famille ayant émigré en Espagne pour fuir la révolution française, Joseph Cantérac entre dans la carrière militaire en métropole avant de rejoindre l'Amérique espagnole ; il restera dans l'Histoire comme celui qui a signé la reddition des troupes espagnoles après leur défaite à Ayacucho, avant de rentrer en Espagne où il sera vivement critiqué. Sauveur Soyer, quant à lui, combat aux côtés des indépendantistes ; bien qu'un peu mis à l'écart après l'indépendance, il s'établit au Pérou où il s'intègre par mariage dans la haute société péruvienne.

Les indépendances marquent un peu partout en Amérique latine l'ouverture des frontières par les nouvelles républiques, désireuses d'attirer entrepreneurs et investisseurs mais aussi main d'œuvre qualifiée. Isabelle Tauzin-Castellanos consacre plusieurs chapitres de cet ouvrage à des exemples d'entreprises migratoires et agricoles (côte du Pérou et versant amazonien des Andes, Uruguay, Paraguay, Argentine). Elle y souligne le rôle des agences d'émigration implantées en France, parfois en pleines zones rurales de montagne, et donc à même de recruter des individus qui, sinon, n'auraient sans doute pas eu l'idée ou les moyens de tenter cette périlleuse aventure. Le gouvernement français s'est alors efforcé d'encadrer les activités de ces agents pas toujours scrupuleux de la sécurité et de la viabilité des voyages qu'ils organisaient. La réussite sociale est au bout du chemin pour certains émigrants, une grande désillusion pour d'autres.

Bon an, mal an, nombre de ces émigrants trouvent du travail, restent sur place, y fondent une famille, créent leur entreprise et contribuent à la vie et à l'évolution de la société dans laquelle ils s'insèrent désormais (même si ce n'est parfois qu'à titre temporaire). Un nombre non négligeable d'artistes ont aussi fait le voyage : certains d'entre eux laisseront une empreinte marquante sur la vie artistique locale et légueront des images indélébiles de ces horizons lointains, d'autres seront progressivement oubliés. Le très académique peintre Raymond Quinsac Monvoisin réside tour à tour en Argentine, au Chili puis au Pérou, où il exécute de nombreux portraits de personnalités de la haute société. De retour en France après de longues années d'absence, Monvoisin peinera à y retrouver sa renommée antérieure. Auguste André Bonnaffé part s'installer au Pérou en tant qu'employé de commerce en 1846 ; dix ans plus tard il sera à l'origine d'un album assez surprenant (*Recuerdos del Perú*), un ensemble de planches lithographiées à Lima par Émile Prugues, revisitant les dessins *costumbristas* produits en nombre, notamment par l'artiste liménien Pancho Fierro. Cet album, au tirage probablement assez limité, est devenu aujourd'hui une référence majeure de ce genre artistique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Eugène Courret, issu lui aussi d'une famille de commerçants établis en Amérique du sud à une époque assez précoce, s'est forgé – de par ses grandes compétences dans l'art de la photographie et sans doute aussi grâce à

certain talent médiatique – une réputation extraordinaire : il est devenu durant plusieurs décennies le photographe le plus en vue et le plus recherché de la capitale péruvienne et a également contribué à sortir la photographie de son cadre artisanal originel pour lui donner un autre statut, tant sur le plan artistique que social. Des artistes péruviens feront le chemin inverse, vers la France, en quête d'une formation ou bien d'une reconnaissance plus en phase avec leurs aspirations. Francisco Laso, ne recueillera qu'incompréhension du public français. Quelques générations plus tard, les temps auront changé ; le travail de Julia Codesido sera plus nettement apprécié en France : en 1939 le bureau des travaux d'art fera l'acquisition d'une de ses œuvres pour le compte de l'État (le tableau est désormais conservé au Centre Pompidou) et en 1953 le Petit Palais lui consacrera une exposition (conjointement avec Irène Hamar et Marina Nuñez del Prado ).

Dans l'historiographie des migrations et des relations avec l'Amérique du Sud aussi, les femmes ont été longtemps invisibilisées. Il faut dire que les sources n'aident pas beaucoup : par exemple, lorsqu'une famille venait s'installer à l'étranger, seul le chef du foyer était inscrit au consulat, femmes et enfants n'étant même pas mentionnés ; seules les femmes non mariées ou veuves y apparaissent. Les actes d'état-civil (également dressés au consulat) ou les archives paroissiales laissent entrevoir une présence féminine plus importante mais difficile à cerner. Il faut alors compter sur d'autres sources, parfois demeurées en mains privées, pour saisir certains de ces parcours. Le récit publié par Flora Tristan de son voyage au Pérou est en cela un peu une exception : femme au caractère bien trempé, elle s'est heurtée aussi bien en France qu'au Pérou à l'incompréhension, voire l'hostilité face à ses revendications non seulement personnelles mais aussi celles énoncées au nom de ses homologues. L'ouvrage d'Isabelle Tauzin-Castellanos revient sur cette pionnière du combat social et féministe, et plus particulièrement sur ce qu'elle dit de la situation des femmes (natives ou émigrées) au Pérou. Menant un tout autre combat – bien que lui aussi se déroulant sur le champ social , les « filles de charité » quittèrent la France pour s'établir au Chili d'abord, puis au Pérou, à partir du milieu du XIXe siècle. Leurs archives, conservées à Paris, ainsi que les *Annales de la congrégation des Missions*, rendent compte de leurs activités sur place, de leur implication dans le soutien des plus fragiles. Les comptes-rendus des visites faites aux divers établissements supervisés par les prêtres lazartistes donnent également lieu à une étonnante galerie de portraits de ces femmes. Deux autres chapitres sont consacrés à des femmes ayant en commun d'avoir émigré en Argentine à peu près à la même période, mais issues de milieux sociaux très éloignées. Arrivée à Buenos Aires avec son premier mari vers 1885, Gabrielle Laperrière de Coni, évolue dans les cercles intellectuels et progressistes de la capitale. Nommée inspectrice du travail des femmes et des enfants à Buenos Aires, elle publie, tant en France qu'en Argentine, plusieurs récits et articles évoquant la situation précaire de nombreux émigrants au tournant du siècle. Dans un autre registre, les archives familiales peuvent

donner un peu plus de « chair » à des parcours de femmes ayant émigré. C'est ainsi un ensemble conséquent de lettres (plus de 200), retrouvées récemment et confiées aux Archives départementales des Pyrénées-atlantiques, qui permet de donner un éclairage particulier sur le parcours américain de Dorothée Mondor-Haurie, ayant quitté son village de Lucq-en-Béarn en compagnie d'une cousin et d'une cousine pour trouver une vie meilleure en Argentine. Bien que maîtrisant assez maladroitement la langue française, la jeune femme s'est attachée à donner des nouvelles à sa famille restée en France et à inciter ses sœurs à la rejoindre. Outre les informations factuelles livrées par l'expéditrice, on perçoit comment elle juge sa vie d'avant et les perspectives qui s'ouvrent à elle après son arrivée, et plus largement comment les émigrants mobilisent les réseaux de parents, d'amis, de compatriotes pour s'adapter, trouver sa place, fonder une famille.

Les relations entre la France et l'Amérique latine fonctionnent dans les deux sens, même si les contextes, les modes opératoires et les effets en sont très différents. Deux chapitres de cet ouvrage donnent à voir le lien unissant des Péruviens à la France et leur contribution aux luttes sociales et aux actes de résistance. Marié à Adrienne de Verneuil (issue d'une famille française installée à Lima en 1875), l'essayiste Manuel Gonzalez Prada quitte le Pérou en 1891 avec son épouse pour s'établir à Paris, où il publiera son œuvre majeure, *Pajinas libres*, mais ce sont plus particulièrement quelques souvenirs du couple concernant leurs séjours dans le Sud-ouest (1895-1897) de la France qui nous sont livrés ici. Enfin, ce livre de clôture avec le poignant récit de vie de Madeleine et Lucienne Truel, nées à Lima au début du XXe siècle mais que les circonstances de la vie ramènent en France vers 1924. Elles se trouvent à Paris lorsque la Seconde guerre mondiale est déclarée. Accusée de faits de résistance par les Allemands, Madeleine est déportée à Ravensbrück puis à Sachsenhausen ; elle mourra au printemps 1945 lors de l'évacuation de ce camp, battue à mort par un soldat SS. En 1943 les deux sœurs avaient publié un ouvrage demeuré assez confidentiel, *L'Enfant du métro* : un conte destiné à la jeunesse, dans lequel les autrices auraient glissé des références symboliques à l'occupation et à la résistance. Cet ouvrage vient tout juste d'être réédité par les soins d'Isabelle Tauzin-Castellanos, aux presses universitaires de Bordeaux.

On peut, en conclusion, saluer la publication de cet ouvrage consacré à l'histoire d'émigrations du sud-ouest vers l'Amérique du Sud, riche d'informations nouvelles, grâce notamment à un recours très notable aux documents d'archives (provenant d'archives familiales ou institutionnelles et des fonds conservés tant aux Archives nationales que dans divers centres d'archives départementales). Certains lecteurs pourront éventuellement regretter le manque d'unité de l'ensemble, mais c'était peut-être le parti volontairement pris par Isabelle Tauzin-Castellanos que de livrer une série d'exemples certes parfois assez éloignés mais ayant toutefois en commun la thématique

de l'émigration en Amérique du Sud : le départ, l'installation et les possibles retours en France, ceci sur le temps long.